

Histoires de vie

La schizophrénie



«Le jour où je me suis pris pour Stendhal»

Philippe Cado

EYROLLES

Histoires de vie

La schizophrénie

« Vivre comme un héros de roman, il n'y a sans doute pas d'expérience plus intéressante pour un professeur de français. Jusqu'à mon arrivée à l'hôpital, je ne me serai jamais tant amusé. Le fil de cette histoire est assez simple. Une fois l'irréversible commis, j'étais dans l'impossibilité de voir en face une vérité trop cruelle pour moi. Aussi quand un fait venait me contredire, j'inventais autre chose qui l'intégrait à un scénario déjà délirant. Jamais à bout de ressources, j'étais dans la situation désespérée d'un emprunteur contraint d'emprunter à chaque fois davantage pour rembourser ses dettes. »

Philippe Cado est professeur en lettres dans un lycée de province lorsque s'insinue en lui une idée folle : révolutionner l'Éducation Nationale en prenant modèle sur Stendhal. Peu à peu, échappant à son propre contrôle et à celui de l'administration, Philippe Cado emmène ses élèves dans son délire... Il fait ici le récit haletant de cette bouffée délirante qui le conduira jusqu'à l'hôpital psychiatrique. Quand il ne se prend pas pour Stendhal, Philippe Cado lutte au quotidien contre la schizophrénie. Solitude sociale, sentiment de vide, incapacité à choisir et à penser par soi-même, difficultés à trouver une médication adaptée, il évoque les symptômes et les contraintes de cette maladie mentale avec laquelle il a appris à vivre.

Préface d'Amina Ayouch Boda, psychologue

« Le jour où je me suis
pris pour Stendhal »

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Avec la collaboration de Cécile Potel

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'Éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2012
ISBN : 978-2-212-55384-0

Histoires de vie

Philippe Cado

« Le jour où je me suis
pris pour Stendhal »

EYROLLES



Préface

d'Amina Ayouch Boda

Nous sommes plus ou moins bien confortablement installés dans notre « je », avec la certitude qu'en tout cas il nous représente, voire nous résume. Il nous serait impensable de quitter ce « je » autrement que pour des rêves qui, eux aussi restent bien à leur place.

Philippe Cado a vu voler en éclats cette illusion universelle, authentiquement humaine et en ce sens vitale, d'un « je » unique et inamovible. Chacun de ces éclats, certes éblouissant, exalté et magnifique, a emporté loin des autres une partie de lui.

D'un « je » à l'autre, Philippe Cado a dû voyager, se trouvant propulsé au cœur d'une « folle démesure » qui va troubler son identité, au point où celle de « schizophrène », diagnostic porté, lui a un jour semblé plus confortable à adopter pour résister à celle de génie qui le menaçait.

D'une telle expérience, on ressort avec l'accablant privilège d'un savoir nouveau : la place d'où l'on parle n'est pas stable. Désormais, on n'a plus l'assurance d'une continuité de soi, la certitude que notre place, si détestable puisse-t-elle être quelquefois, est immuable.

On en sort aussi, hélas trop souvent, sans mots pour en rendre compte, sans possibilité d'élaborer un récit organisé qui mettrait

à la portée des autres cet exil forcé dans un espace délirant et chaotique. La traversée laisse coi, elle demeure la plupart du temps ensevelie ou, dans le meilleur des cas, se confie par bribes dans le secret d'un cabinet thérapeutique.

Philippe Cado a fait cette traversée, il en est revenu et il nous raconte, de l'intérieur, cette chose que l'on appelle folie et à laquelle nous sommes incapables d'avoir accès autrement. Il s'agit bien, pour le lecteur, d'une traversée des frontières vers d'autres formes de réalités, psychiques s'entend.

Si Philippe Cado en est sorti pour habiter un « je d'écriture », cela ne le charge-t-il pas d'une responsabilité, celle de rendre possible une rencontre en jetant un pont vers les autres, vers ceux que la folie effraie ? En écrivant, Philippe Cado assume donc aussi cette responsabilité, permettant au lecteur de se représenter un état psychotique autrement qu'à travers d'horrifiants faits divers ou de folkloriques images cinématographiques et littéraires. Saluons avec reconnaissance un tel effort ! Il rend audible une expérience ineffable, située dans une altérité si radicale qu'elle nous demeure hermétique. Notre responsabilité à nous est de l'entendre. Car chacun de nous a pu croiser Philippe Cado lors de ce voyage où, perdu, il a failli mourir tant il est allé loin, tant il était seul.

À la lecture de ce texte, nous voici à nouveau sollicités. Si la peur de *l'étrange* nous donnait une excuse pour ne rien voir, ne rien entendre, ne rien faire, appuyons-nous maintenant sur ce récit. Grâce à lui approchons-nous... suffisamment pour corriger les images caricaturales, inquiétantes, stigmatisantes

de la schizophrénie, suffisamment pour que plus aucune personne en position d'aider ne puisse dire : « *Ici, c'est la limite de notre secteur d'intervention ! Pour rentrer chez vous, vous suivez cette direction !* » C'est ce qu'ont dit des policiers qui avaient pris Philippe Cado, délirant, dans leur voiture, avant de se séparer de lui car ils avaient atteint géographiquement la limite de leur secteur d'intervention.

Chez vous... Qui ? Où ? Quoi ?

Il ne s'agit d'accuser personne, mais d'espérer que ce livre et les témoignages de ce genre pourront contribuer à élargir les limites des « secteurs d'intervention » de potentiels aidants.

Il y a eu un point de départ géographique à ce voyage : une salle de classe. Quant à son point de départ subjectif, on peut dire que c'est l'amour, un amour très singulier, dont le moteur est « la folle ardeur des héros stendhaliens ». C'est dans cet espace littéraire que le délire a largement puisé, échappant à la réalité, mais il a également puisé à d'autres espaces – théâtre, mythologie, chant, images et intuitions intérieures, hallucinations – au point de mettre l'auteur dans une situation de surendettement : « ... quand un fait venait me contredire, j'inventais autre chose qui l'intégrait à un scénario déjà délirant. Jamais à bout de ressources, j'étais dans la situation désespérée d'un emprunteur contraint d'emprunter à chaque fois davantage pour rembourser ses dettes ».

Heureusement, ces emprunts démesurés n'ont pas empêché Philippe Cado de demeurer capable d'observations, ce qui a probablement, en partie, permis qu'il puisse nous en parler.

Mais Philippe Cado n'en reste pas là. Loin du délire et de ses effets spectaculaires, il entreprend aussi d'explorer d'une manière infiniment nuancée l'autre versant de lui-même et de sa maladie, plus ténu et plus sombre. Outre le « marasme », il dégage, avec une précision d'orfèvre, les recoins d'un espace intérieur complexe et enfoui jusqu'à nous le faire sentir, proche, et tellement éloigné, certes représentable et pourtant inaccessible, au cœur d'une subjectivité toute singulière. Contre la « mort psychique » et la « transformation en créature hospitalière », nous assistons à une lutte au quotidien, qui consiste notamment à se « remplir d'objets esthétiques ». C'est là que le lecteur se trouvera au cœur d'un paradoxe. Car cet homme dont l'exploit réussit, comme on le verra rarement, à mettre à notre portée une expérience psychotique d'une manière aussi juste, nous avoue : « J'ai du mal à parler de moi ». Pour y parvenir, il a dû parfois s'appuyer sur des remarques extérieures dont il dit en même temps qu'elles s'interposent entre ce qu'il est et sa compréhension de ce qu'il est.

Rester prof envers et contre tout, tenir sa classe, transmettre un savoir, et si possible un amour du savoir, d'une manière originale et qui mobilise les élèves, tel était son défi alors que les vents violents de l'exaltation mégalomane commençaient déjà de l'emporter. Ce souci d'ordre professionnel le préoccupait profondément, la responsabilité de ce qui s'est produit face à ses élèves ne l'a pas quitté, l'obsédant plusieurs années après cette bouffée délirante. N'est-ce pas là, d'ailleurs, l'un des desseins premiers de cet écrit : le besoin de rendre des comptes, de justifier, d'expliquer... De se faire pardonner ? Les

élèves de cette classe me semblent en effet les premiers et plus légitimes destinataires de ce récit. Ils sont au cœur du désir lancinant de Philippe Cado, celui d'affirmer que si le prof a basculé, c'est à son corps défendant.

Avec le prof, nous sommes devant un deuxième témoignage, qui nous invite à des incursions intéressantes dans le domaine de la pédagogie et du fonctionnement de l'IUFM, à des réflexions sur les méthodes d'enseignement mais aussi de formation et d'accompagnement des jeunes enseignants, surtout au début de leur carrière. Déjà là, Philippe le prof, était seul.

Le sera-t-il moins quand vous le lirez ? De quelle solitude s'agit-il ? Ce récit laisse entrevoir une solitude irréductible qui, au-delà de la solitude ontologique qui nous concerne tous, est de celles qui ne se regardent pas en face, ne permettent certes pas d'être avec l'autre, mais, parfois, avec soi non plus.

D'autres élèves sont concernés par ce récit de professeur et lui en serons, j'en suis sûre, reconnaissants : les étudiants de psychiatrie, de psychologie clinique, et de psychopathologie. Ces étudiants font bien sûr des stages lors desquels ils rencontrent des personnes qu'ils ont à écouter, et dont ils doivent apprendre à recueillir ce qui est vulgairement appelé le matériel clinique. Mais ce récit apporte quelque chose de plus. La littérature manque de témoignages d'une telle facture, qui ne s'adressent pas exclusivement au soignant, qui ne sont pas sollicités lors d'entretiens cliniques, et qui se déroulent hors du cadre thérapeutique. Cet écrit est susceptible de libérer aussi le regard des psychistes sur les hommes et les femmes qu'ils écoutent...

Aucun récit ne pourra jamais bien entendu faire le tour de la schizophrénie. Prenez celui-ci comme un pas vers vous, un accompagnement dans un épisode subjectif singulier, une sensibilisation, une rencontre miraculeuse tant elle est rare, qui vous rapprochera beaucoup, mais ne vous fera pas toucher le « vif » du sujet. Celui-ci restera dans « l'ombilic des limbes » pour reprendre la belle formule d'Antonin Artaud. C'est heureux pour Philippe Cado, c'est heureux pour l'unité et la continuité de votre « je ».

Amina Ayouch Boda
Psychologue à l'hôpital Saint Antoine, Paris
Consultante internationale

*« Je n'aurai pas honte de me rendre justice,
je fus constamment gai. »*

Stendhal, *Vie de Henry Brulard*
(Ch. 45 « Le Saint-Bernard »)

« Le jour où je me suis
pris pour Stendhal »

« *Qui parle quand je dis “je” ?* » La réponse à ce classique sujet de dissertation qui m’a toujours effrayé pourrait s’appuyer en partie sur le témoignage qui va suivre. J’y raconte une bouffée délirante survenue en mai 1992. Elle résultait de difficultés rencontrées avec des élèves que j’avais en charge alors que j’étais professeur certifié stagiaire de français dans une classe de seconde. À un « je » insécurisé a ainsi succédé en quelques jours un autre « je », mégalomane. Le sentiment d’une ruine intérieure faisait place, par réaction ou « décompensation¹ », à la certitude d’être un génie. Je me suis pris à la fin pour l’ élu destiné à sauver l’humanité. C’est au centre de ce « je » pris d’une folle démesure que je me place. Ou plutôt au bord. J’ai tenté de rendre compte après coup de ce que j’avais éprouvé quelques mois auparavant. Mes souvenirs étaient intacts. Dans un troisième temps un « je » d’écriture a donc cherché à prendre sur lui ce temps subi où j’avais été le jouet de mon imagination.

La psychiatre et le personnel soignant du pavillon où j’étais assez confortablement installé n’étaient guère favorables à cette idée d’écrire mon délire. Ils auraient préféré que j’oublie et passe à autre chose. J’ai tenu bon, tout comme j’ai réussi à les convaincre que l’apprentissage de la dactylographie – activité qui était proposée à titre d’ergothérapie – relevait plus d’une pratique manuelle que d’un exercice intellectuel. À la sortie de cet hôpital, j’avais toutes les raisons pour acheter mon premier ordinateur et mettre au propre un paquet de feuilles volantes dont l’écriture était à peine lisible.

1. Rupture de l’équilibre psychique, qui déclenche des troubles préexistants.

Rares sont les personnes à qui j'ai montré ce premier texte¹ durant les années qui ont suivi sa rédaction. Le sujet demeurerait trop sensible. Le tapuscrit dormirait encore dans la mémoire de mon ordinateur si d'autres bouffées délirantes ne m'avaient permis, en 2007, d'écrire un autre texte dans lequel j'analyse plus en profondeur la structure de mes délires. Dès lors j'avais acquis une distance suffisante avec ma maladie pour libérer ce premier écrit, dont de larges extraits furent lus en public le 23 mars 2010 dans le cadre d'une soirée d'information sur la schizophrénie².

Mon témoignage présente l'originalité de décrire le déroulement d'une bouffée délirante depuis ses prémices, une simple exaltation d'esprit que je saurais maintenant reconnaître, jusqu'à mon hospitalisation. Ce journal d'un prof fou s'étend sur une semaine. Par rapport au désordre de mon esprit, ce « je » d'écriture, simple rapporteur d'une réalité qui le dépasse, paraît donc bien ordonné. Il était pourtant le seul à pouvoir rendre compte précisément d'un « je » pris de folie, faussement souverain, mais qui n'en était pas moins capable d'observations.

Dimanche 4 avril 2010

-
1. Texte présenté en première partie de cet ouvrage.
 2. Aujourd'hui même, un fait divers tragique dans le métro parisien fait que tout schizophrène devient potentiellement un « pousseur ». Je rends compte d'un délire plus ludique et inspiré, qui est celui que j'ai rencontré le plus souvent dans les hôpitaux que j'ai fréquentés.

Quel beau scandale !

Charge au temps d'effacer les traces du beau scandale. La dispersion est le destin de toutes les classes. Celle dont j'ai eu la charge cette année-là, en tant que professeur stagiaire de lettres modernes, a pour une fois respecté la règle. Mais j'y serai quand même allé, en HP, à Clermont. Je peux donc supposer que tout aura été dit sur mon compte, quand je suis le seul à n'avoir pu parler. Avec les élèves de mon unique classe de seconde, les plus concernés, les principaux témoins, je n'en aurai plus l'occasion. Je le regrette. Mais seul l'écrit pouvait me permettre d'analyser ce simple fait divers, dont je suis et l'auteur et la principale victime.

« *Clermont* », dans l'Oise, ce nom propre s'emploie parfois comme figure de rhétorique, par le lien de contiguïté établi avec son hôpital psychiatrique. Le prof est (a été) à Clermont. Cette métonymie détourne sinistrement le sens du complément de lieu. Fou le prof ! Lorsque je me penche sur ces événements, je ne peux d'ailleurs m'empêcher de constater que tout avait été dit dès le début de l'année. C'est un élève, Thomas, qui, à la suite de quelque vanne de l'un de ses camarades, avait évoqué le nom de Clermont. Quoique étranger à cette ville de Noyon dans laquelle j'enseignais, j'avais capté l'allusion. La structure de la phrase ne m'était en effet pas inconnue. Chez moi, dans le Morbihan, pour qualifier ces établissements dits